

C'est ainsi qu'il se prit d'un attachement viscéral pour ce qu'il appelait «le génie libertaire».

La critique de la violence chez Camus ne veut pas dire une adhésion à la non-violence. Ce serait de la récupération malhonnête! Il s'agit, pour Camus, de donner des limites à la violence, et tout autant d'en donner à la non-violence.

N'empêche! Si on lit avec attention les textes de Camus, tant dans la brochure que dans le bouquin, la conclusion est plus qu'étonnante. Allez-y voir!

Et il faut reconnaître que Lou Marin, dont la langue maternelle n'est pas le français, nous a ouvert les yeux sur des écrits que nous connaissions, sans doute, mais dont nous n'avions pas su retirer ce que je nommerais la quintessence.

«La société de l'argent et de l'exploitation n'a jamais été chargée, que je sache, de faire régner la liberté et la justice. Les États policiers n'ont jamais été suspectés d'ouvrir des écoles de droit dans les sous-sols où ils interrogent leurs patients.»

Et Lou Marin nous ouvre encore les yeux sur des textes et des personnages que nous ne connaissions pas, et que lui ne connaissait pas, mais que sa recherche a mis au jour. Je veux parler de l'Italien Ignazio Silone qui, sous le fascisme, écrivit un *Manifeste pour la désobéissance civile*. Je veux parler de deux autres anarchistes italiens: Andrea Caffi qui publia une *Critica della violenza* et de Nicola Chiaromonte qui allie Tolstoï et Simone Weil en passant par la tradition révolutionnaire européenne.

André Bernard

Signalons à ce sujet la publication des actes du colloque de Lourmarin en 2008, *Le Don de la liberté, Albert Camus et ses relations avec les libertaires* (diffusion Court-Circuit), où l'on pourra lire entre autres l'article d'Alessandro Bresolin qui parle de ces libertaires italiens peu connus en langue française.

Les livres, les revues, etc.

Martine Storti, Je suis une femme, pourquoi pas vous ?
Ed Michel de Maule. 310 p. 20 euros.

Quarante années après, la journaliste, qui avait couvert pour *Libération* pendant presque cinq années le Mouvement de libération des femmes, décide de publier ses articles d'alors. Pourquoi, quand j'en lis les premières lignes, ai-je l'impression que plus de trente années plus tard, cela reste d'une actualité brûlante? La femme du soldat inconnu l'est toujours. Les questions qui se posaient alors, «Les femmes, une classe? Quel est l'ennemi, le capitalisme ou le patriarcat?» restent ouvertes. Rien n'aurait-il changé?

Dans le court texte de présentation l'auteure, Martine Storti raconte comment, malgré ses désaccords théoriques et pratiques avec ce qu'était *Libération* à l'époque, elle est restée et a tenté de faire partager aux lecteurs de ce quotidien ce qui fut probablement le plus profond changement impulsé par les journées de Mai 68. Ce livre est divisé en cinq chapitres. Il est tentant d'en reprendre les intitulés tant ils sont représentatifs du temps d'une histoire. *Ni Giroud ni l'Onu ne parleront pour nous* précède *Quand une femme dit non, ce n'est pas oui, c'est non*. Puis arrive *Tous les hommes sont en crise à cause des féministes* dont la suite logique est *Haro sur les féministes!*

Le titre du dernier chapitre laisse passer le soupçon d'un début de nostalgie: *La fin des commencements*. Les deux derniers articles sont révélateurs de ce qui va se passer par la suite. L'un porte sur le Casino de Paris, où les «filles», avant de passer en scène vendre leur plastique indiscutable, se demandent si ce n'est pas la dernière fois. Le Casino doit fermer. L'article suivant aborde la critique redondante faite aux féministes d'organiser des manifs non mixtes, particulièrement quand ces dernières risquent d'être un succès.



173

Réfractons 24



Je voudrais juste revenir sur deux articles. Le premier décrit comment le patriarcat peut perdre sa première lettre et devenir féminin et tout aussi autoritaire. Il s'agit de l'article du 8 février 1974, intitulé *Une secte dominée par la parole d'une seule femme*. Bien d'autres articles écrits par Martine Storti sortent du microcosme militant français, plongent dans le monde ouvrier, vont à l'étranger. Il ne s'agit pas dans ce livre d'une étude exhaustive de la planète des femmes, mais d'une série de photos, d'instantanés, on voudrait dire d'instantanées, qui n'ont rien d'historique tant leur modernité nous parle, tant ces articles ont marqué, ont accompagné nos vies de militant-es espérant autre chose que ce qui est devenu.

J'aimerais terminer en parlant d'un article qui est d'une actualité brûlante. Il concerne l'Iran, d'où le shah a été chassé, où une nouvelle république libératrice a été instaurée. Il suffit de reproduire ces quelques lignes et pourquoi pas de pleurer.

« En mars dernier (1979), une première forme d'opposition s'est massivement manifestée, celle de milliers de femmes descendues dans les rues de Téhéran et inquiètes de ce que peuvent laisser préfigurer pour elles certains discours religieux ou politiques. Décidées aussi à lutter pour leurs droits afin de ne pas passer, une fois de plus, aux pertes et profits de la révolution. Le 8 mars et les jours suivants, elles étaient plusieurs dizaines de milliers dans les rues de Téhéran. On leur imposait la tenue islamique, on les refoulait des bureaux quand elles ne la portaient pas, on les agressait dans les rues. Elles disaient "non" et vite, dans la foulée, elles réclamaient leurs droits. »

Que dire d'autre ? À part plagier Martine Storti : que les femmes sont belles quand elles sont rebelles. Merci à l'auteure.

Pierre Sommermeyer

Alfred Döblin, *Novembre 1918, Une révolution allemande*. Marseille, Agone, 2008-2009, quatre volumes.

On trouve très peu d'études ou de documents en France sur les mouvements révolutionnaires qui ont éclaté en Allemagne à la fin de la Première Guerre mondiale, et qui ont été durement réprimés. Il est d'autant plus intéressant que les éditions Agone aient publié récemment les quatre volumes du grand roman d'Alfred Döblin (1878-1957), *Novembre 1918* (traduits par Maryvonne Litaize et Yasmin Hoffmann). Le texte est accompagné d'une chronologie détaillée et d'un glossaire des personnes, organisations et périodiques intervenant dans les événements. Et d'utiles préfaces de Michel Vanoosthuysse qui éclairent à la fois la personnalité et l'œuvre du romancier, tout comme les circonstances historiques du récit et de son écriture.

Döblin, qui est surtout connu pour son roman *Berlin Alexanderplatz*, a commencé sa tétralogie à Paris en 1937, alors qu'il avait fui le régime nazi et pris la nationalité française. Il l'a terminée en 1943 à Hollywood où il s'était exilé à nouveau devant l'arrivée des troupes allemandes.

Le roman mêle personnes réelles et personnages de fiction, en variant sans cesse les lieux et les perspectives, en partant des points de vue divergents des protagonistes pour organiser une très contrastée polyphonie. Quelques personnages traversent toute l'œuvre, leur évolution se ressentant de l'évolution de l'auteur, qui en cours de route s'est converti au catholicisme. Mais sa sympathie reste acquise aux révoltés, il ne reniera pas son point de vue acerbe sur les responsables sociaux-démocrates dont la volonté de préserver l'ordre ancien a préparé le terrain au nazisme.

Le premier tome, *Bourgeois et soldats*, se donne pour cadre des événements peu connus : la constitution en Alsace —